

Vous propose :  
samedi 7 février  
20h30  
au Cinémarivaux



### **La Terre éphémère** film géorgien

De George Ovashvili – VOST - 1h40  
sortie cinéma 24 décembre 2014.

Avec İlyas Salman, Mariam Buturishvili, Irakli Samushia  
**MEILLEUR FILM, PRIX DE LA CRITIQUE, PRIX DU  
PUBLIC & MEILLEURE MUSIQUE  
Festival Cinemed de Montpellier 2014**

Week-End Cinéma européen  
6, 7, 8 Février 2015  
En présence de Fabien Baumann,  
journaliste à la revue Positif.



George Ovashvili Diplômé de l'Institut Géorgien du Cinéma et du Théâtre (1996), et de l'Académie du Film de New York (2006), est né en 1963. Son premier court-métrage en 1997, est primé dans des festivals européens, de même que son second *Zgvis donidan* en 2004. Son premier long-métrage *L'Autre rive* qui nous raconte l'errance de Tedo 12 ans, parti à la recherche de son père, resté sur " l'autre rive ", au-delà de la frontière, en Abkhazie... présenté dans de nombreux festivals a été récompensé par le Prix du Jury à Paris Cinéma 2009. Ce film était au programme de notre premier week-end européen en février 2011 !

## **La terre éphémère : la vie sur un long fleuve pas toujours tranquille**

Interview de George Ovashvili :

### **Qu'est-ce qui vous lie à l'Abkhazie ?**

J'ai beaucoup de bons souvenirs d'Abkhazie. J'ai passé mes étés sur la côte abkhaze de la mer Noire. J'y ai rencontré ma première petite amie. C'était un pur bonheur ; nous ne savions pas ce qu'était la guerre. Et puis un jour, en Pitsunda, une des plus belles régions d'Abkhazie, un type, un pistolet à la main, nous a dit : « vous devez quitter notre terre, vous êtes géorgiens ». C'était en aout 92, la guerre commençait. Mes amis et moi sommes partis. Deux cent cinquante milles géorgiens résidant en Abkhazie ont dû quitter leur terre et leur maison. Beaucoup y sont restés à jamais, à cause de notre puissant voisin.

### **Pourquoi avoir choisi de tourner en 35 mm ?**

C'est comme ça que j'ai appris le cinéma : avec de la pellicule, les sensations et l'odeur qui y sont associées. De nos jours, c'est plutôt mal considéré, les producteurs détestent ça. Mais malgré tout, tourner en 35 mm me donne davantage confiance en moi.

### **L'équipe de la Terre éphémère est constituée de treize nationalités différentes. Comment s'est passé le tournage ?**

Treize drapeaux flottaient au-dessus du plateau. Treize langues : géorgien, russe, allemand, français, tchèque, coréen, mongol, kazakh, néerlandais, turque, farsi, anglais et abkhaze. C'était une joyeuse tour de Babel sans malentendu grâce à nos nombreux interprètes. Le résultat est un langage unique et universel : le cinéma. Je pense que la diversité de l'équipe a renforcé le thème universel du film. Bien que l'histoire se situe dans un contexte géopolitique très spécifique, je m'intéresse essentiellement aux conflits qui divisent les hommes entre eux mais aussi de leur combat contre la nature.

### **Comment avez-vous trouvé cette île qui abrite les protagonistes du film ?**

Je ne l'ai pas trouvée j'ai sillonné la Géorgie pendant deux ans, visité tous les fleuves et les lacs mais je n'ai jamais trouvé celle qui convenait. J'ai fini par comprendre que cette île n'existait pas et qu'il faudrait la construire. Personne ne croyait que cela pouvait être possible mais nous avons réussi. Nous avons construit notre terre éphémère au milieu d'un lac artificiel.

*Arizona Distrib.*

**Un film âpre et rude, plein d'aspérités, à l'image de la vie des protagonistes perdus sur une île éphémère.**

Un vieil homme tâte la terre, y retrouve un objet enfoui, choisit cet îlot et y emmène sa petite fille. On ne saura rien d'eux, ni leur nom, ni d'où ils viennent, ni leur destin. Car le film se fait au présent, séquence par séquence, au rythme lent qu'impose la culture du maïs. Rien d'autre pendant la majeure partie du long-métrage, rien d'autre que des gestes précis, quasi rituels : bâtir, remuer la terre, semer, arroser, récolter. Dans ce cadre, tout ou presque vise l'utilité ; il n'y aura que peu de dialogues, et la seule distraction de la fille, qui joue avec un soldat en ce qui pourrait déboucher sur une relation sensuelle, se voit interrompue par le regard du grand-père. Une vie dépouillée donc, à l'image du film, réglée sur la nature, qui donne et reprend (magnifique séquence que celle de la disparition de l'île et de l'effondrement de la cabane). La caméra se fait anthropologique pour regarder de près cet ensemble d'actions minimales, et le cadrer dans un décor somptueux, indifférent à ce qui se joue : rien moins que la survie.

On songe en regardant *La Terre éphémère* à *L'Île nue* de Shindo, par la méticulosité du quotidien, mais aussi, plus curieusement, à Bresson : les comédiens ascétiques, l'attention portée aux bruits plus qu'aux dialogues, l'importance des regards ; on est bien dans ce cinéma de l'essentiel, soutenu par des cadrages soignés. Ovashvili joue de la profondeur de champ pour noyer ses personnages dans un décor à la fois étriqué (l'île), ouvert (le fleuve) et fermé (le rideau d'arbres). De partout peut surgir le danger : des coups de feu dont on n'explique pas l'origine, des soldats qui se livrent une guerre dont on ne sait rien, symbolisée par les langues différentes, du fleuve enfin qui amène ces soldats dont on ne connaît pas les intentions. L'impression qui s'en dégage est étouffante tant la menace est perpétuelle, tant tout se fait sous le regard d'autrui : voir les nombreuses scènes dans lesquelles un personnage dissimulé en épie un ou plusieurs autres.

Il y a au moins deux niveaux de lecture dans ce film : le premier concerne les personnages, secs et avars de mots. On comprend que leur vie monotone, scandée par des gestes répétés, limite les rapports humains, même si, au détour d'une rare discussion, la tendresse affleure. Le réalisateur s'intéresse autant à la rugosité du grand-père qu'à l'évolution de la petite fille, qui, accédant à l'adolescence, découvre son corps, sa féminité contrariée et des ébauches d'érotisme. Son regard distancié fuit le pathos et l'explication. C'est un parti-pris osé qui demande au spectateur de se laisser entraîner par ce rythme excessivement lent, par ces micro-détails. Toutes proportions gardées, on se sent comme les témoins des vues Lumière, fascinés par un exotisme inédit.

Le deuxième niveau est une réflexion ironique sur le sens de la vie : il y a en effet quelque chose de dérisoire à opposer les efforts démesurés des deux personnages et la récolte misérable, la patiente construction et l'engloutissement. Comme le dit le grand-père, l'île appartient au fleuve. Il n'est (nous ne sommes) qu'un occupant temporaire dont l'existence, laborieuse et vaine, ne laisse pas de traces. Mais ce pessimisme est tempéré par la toute dernière séquence, qui montre un homme dont de nouveau on ne sait rien, prendre à son tour possession de l'île qui renaît et déterrer la poupée. C'est au fond la seule justification de la vie : transmettre, même peu, même un objet dérisoire signe que nous sommes passés. On pense ici à Vladimir Jankélévitch, chantre de l'ineffable, du « presque rien », mais aussi celui qui affirmait : rien ne peut faire que nous n'ayons pas vécu.

Répetons-le, *La Terre éphémère* n'est pas un film facile. À l'habitué du blockbuster américain il semblera extra-terrestre et le risque est grand de décrocher, de refuser ce rythme et cette absence de dramatisation ; mais au spectateur qui se laisse fasciner par la lenteur, à l'amoureux de Tarkovski ou d'Angelopoulos, à celui qui prendra le temps de regarder vraiment, les yeux débarrassés de tant d'images inutiles, il promet une expérience riche, originale et forte.

François Bonini - avoir-alire.com – décembre 2014

PROCHAINE SÉANCE :

Dimanche 8 février 2015  
11h00 *The Servant* – 14h00 '71  
17h00 *Calvary*



l'embobiné

119, rue Boullay 7100 Mâcon - 03 85 36 97 30  
contact@embobine.fr

[www.embobine.fr](http://www.embobine.fr)